Collecte et traitement à propos des manuels de pratique marchande

Pierre Jeannin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2678>

DOI : 10.4000/ccrh.2678

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 14 octobre 1995

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Pierre Jeannin, « Collecte et traitement à propos des manuels de pratique marchande », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 14-15 | 1995, mis en ligne le 27 février 2009, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2678> ; DOI : 10.4000/ccrh.2678

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Collecte et traitement à propos des manuels de pratique marchande

Pierre Jeannin

- 1 Le but de l'entreprise dont le démarrage remonte à la fin des années 1970 est d'inventorier systématiquement, dans le cadre de l'Europe entière avec ses dépendances sur les autres continents, les livres imprimés relevant de ce que nous considérons comme un genre – en fait une galaxie de textes qui n'ont jamais été observés comme un ensemble correspondant à une fonction. Le concept de manuel à l'usage du marchand semble assez clair au premier abord. C'est un livre-instrument ; la finalité pratique de l'exposé y exclut ambitions intellectuelles ou séductions littéraires. On y trouve des descriptions des opérations, ou de tout l'art de la marchandise, et par ailleurs ou conjointement des instructions pour la formation des apprentis-marchands. Cette définition suggère l'existence de deux branches dans cette famille d'écrits : l'une plus délibérément pédagogique, qui n'est pas dépourvue de parentés avec des manuels scolaires ; l'autre destinée au personnel des comptoirs, à qui elle offre soit des enseignements d'une technicité convenant à des spécialistes de bon niveau, soit des recueils documentaires, des aide-mémoire de choses à savoir, par exemple en matière de monnaies, de poids et mesures ou d'usages divers. En fait la diversité des objets traités va bien au-delà de ce partage schématique en deux zones. Le trait commun à souligner, pour situer convenablement les données engrangées, c'est que la collecte a voulu embrasser des textes non sur des critères formels d'homogénéité, mais parce que l'étude ou la consultation de ces textes servait ou pouvait servir à guider ou aider les marchands et leur personnel dans l'exercice des tâches pratiques de leur métier.
- 2 Les limites assignées au répertoire bibliographique dont deux tomes ont été publiés (respectivement les ouvrages dont la première impression est antérieure à 1600, et ceux qui ont vu le jour de 1600 à 1700) sont déterminées par le caractère professionnellement utilitaire des livres retenus¹. Elles laissent hors champ la littérature économique de l'époque considérée, les écrits de controverse mercantiles comportant ou non des linéaments de réflexion analytique. Les débats politiques sur le commerce ne sont pas notre affaire, ni la préhistoire de l'économie politique. J'insiste sur cette délimitation, car

il n'est pas rare que le titre d'un manuel soit susceptible de nourrir une équivoque. Le *Traité général du commerce* de Samuel Ricard est un manuel de pratique, qui n'a rien à voir avec un ouvrage d'économie. Un coup d'oeil très rapide sur *Ars Mercatoria* suffit à clarifier les choses ; ce n'est pas une bibliographie de publications intellectuelles sinon vraiment « scientifiques » sur les principes ou les lois de l'économie, ni un inventaire d'écrits polémiques prônant ou combattant des projets ou des prescriptions.

- 3 Le besoin d'un répertoire complet des manuels de pratique et d'instruction pour les marchands avait été parfois exprimé par des historiens dont l'attention s'était portée sur quelques exemples remarquables d'ouvrages de ce genre, comme ceux de Lorenz Meder, de Gian-Domenico Peri ou de Jacques Savary. Mais c'est seulement dans le secteur spécifique de l'histoire de la comptabilité que des recherches avaient exploré, assez amplement, la bibliographie des manuels de tenue des livres. Avec l'élargissement et l'approfondissement des connaissances sur le grand commerce et ses acteurs depuis le Moyen Age, les problèmes concernant l'acquisition et la transmission des compétences professionnelles ont stimulé la réflexion sur les lieux et les instruments de formation. Comment apprécier la part d'une instruction scolaire ? Quel rôle imputer au recours éventuel à des livres d'enseignement ? Selon l'opinion qui domine dans l'historiographie, le métier de marchand s'apprenait, pour l'essentiel, par apprentissage sur le tas. Faudrait-il en déduire que les manuels ne servaient pas à grand chose, en tout cas pas à beaucoup de gens ?
- 4 La recherche bibliographique qui constitue le socle d'*Ars Mercatoria* a été conçue en fonction de la double série d'interrogations qu'on vient d'évoquer. On a voulu d'un côté, pour mettre en perspective les « grands manuels » réputés influents, et les énormes encyclopédies commerciales du XVIII^e siècle, avoir une idée de la masse variée d'écrits modestes parus avant, à côté de, ou après ces monuments, leur ayant peu ou prou préparé le terrain, et restés ou tombés dans l'obscurité. D'autre part et surtout, on a considéré que la collecte des données bibliographiques, en répertoriant les éditions de manière exhaustive, peut servir à construire des indications de la production des ouvrages visés, et par là des variations dans le temps et dans l'espace du potentiel de formation tenu pour adéquat aux besoins de la profession commerciale. Envisager une certaine forme de mesure dans un domaine, – celui des savoirs et des savoir-faire donnant un niveau de qualification –, où la quantification est forcément problématique, c'était un mouvement d'optimisme peut-être excessif. Il y aura lieu d'en discuter pour tirer quelques leçons de l'expérience concernant les données, et les possibilités de les exploiter sur divers fronts de la recherche historique. Mais il convient d'abord d'expliquer sur quels points la constitution du corpus implique des différences ou des inflexions par rapport aux exigences traditionnelles de l'érudition bibliographique.
- 5 A consulter l'édition bibliographique imprimée donnant accès aux résultats du travail pour les deux premiers siècles de la période qu'il couvre, les utilisateurs auront normalement l'impression de manier un instrument de modèle connu, sur un champ thématique où effectivement il n'en n'existait pas. Ils constateront quelques particularités de présentation, plus ou moins conditionnées par la finalité du projet, son horizon post-bibliographique. A l'ordre chronologique des publications, nous avons préféré le classement alphabétique par noms d'auteurs, qui fait ressortir immédiatement la « longévité » d'un ouvrage, par exemple celle du manuel d'arithmétique anglais de Robert Record depuis 1540 environ jusqu'à 1699. Notre choix conventionnel a eu des raisons de commodité : au stade de la collecte, quand on tient un auteur, on s'efforce de

mener la quête de ses éditions jusqu'à épuisement. Un autre avantage du dispositif est de cerner les « trous » : certaines éditions signalées par une source secondaire restent introuvables ; comment savoir si l'indication donnée par la source secondaire est fiable ? Prenons le cas de *Rechenbuch auf den Linien*, de Simon Jacob, maître de calcul de Francfort : sixième impression en 1579, septième en 1589, neuvième en 1599, ces trois éditions trouvées effectivement dans des bibliothèques, respectivement à Cambridge, à Hanovre et à New York. Il y avait eu aussi une édition en 1590, selon Murhard et Smith, bibliographes éminents, mais pas plus infaillibles que d'autres. Ce qui tranche ici, c'est qu'il a dû avoir une huitième impression entre 1589 et 1599. Les éditions dont l'existence n'est pas vérifiable matériellement posent les mêmes problèmes dans toute recherche approfondie de bibliographie. Toutefois la question pèse plus lourd quand l'inventaire intéresse spécialement comme base de décomptes.

- 6 Chaque notice comporte la même succession de rubriques. Grâce à cette standardisation, le traitement informatique livre à la demande la liste des auteurs, ou des imprimeurs, ou des lieux d'impression, ou encore celle des livres publiés au cours d'une année. Dans ce cadre ordonné pour que la machine opère les tris dont elle est capable, la nature des informations inscrites à chaque ligne est conforme au canon d'une bibliographie classique ; une rapide revue appelle cependant quelques remarques. La notice commence par l'indication de la localisation du livre décrit, avec sa côte dans la bibliothèque qui le conserve, à moins qu'il ne s'agisse d'une édition « non trouvée » : dans ce cas est donnée la référence à la source secondaire dont provient l'attestation. Même pour les livres rares on n'a pas cherché à répertorier systématiquement les divers exemplaires conservés d'une même édition. En reculant devant le coût, en temps et en déplacements, d'une telle recherche, nous avons accepté un petit risque de flottement pour quelques cas où un doute subsiste : compter deux éditions ou une seule, dont feraient partie malgré des variantes deux exemplaires trouvés ? Exemple : l'*Arithmétique* de Pierre de Savonne se trouve à la bibliothèque de la Sorbonne dans une édition parisienne de 1618 imprimée par Bertrand Martin ; la bibliothèque municipale d'Angers conserve un exemplaire qui semble identique à l'exception de l'adresse : ici c'est le libraire parisien Nicolas Lescuyer. Identiques aussi, les exemplaires de la bibliothèque municipale du Mans (Paris, Bertrand Martin, 1619) et celle de Grenoble (Lyon, Pierre Rigaud, 1619). Consacrant à chacun une notice, nous introduisons dans notre décompte quatre unités ; or il pourrait s'agir en 1618 d'une édition partagée entre Martin et Lescuyer, dont celle de Paris en 1619 pourrait être une simple réimpression. Le fait important ici, que nous retrouverons sous d'autres formes, est que le point crucial se situe au stade du relevé de l'information, de l'observation primitive effectuée sur l'objet individualisé. Banque de données ou pas, il peut surgir de chaque unité, avant son insertion, un ou plusieurs problèmes, plus ou moins clarifiables par confrontation avec d'autres unités.
- 7 Le plus souvent les éléments de la description, combinés, permettent d'établir sans équivoque l'originalité d'une édition. Le plus important est le titre long. Il figure dans la notice après un titre construit, qui fait fonction d'étiquette abrégée, pour les manipulations du traitement et pour la citation. Ce texte construit est normalisé, de même qu'est uniformisée et modernisée l'orthographe du nom des auteurs. Le titre long, celui qui est imprimé sur la page de titre de l'ouvrage, est au contraire transcrit littéralement. On y lit un énoncé généralement fort détaillé des matières que l'ouvrage expose. Si cet énoncé fastidieux, dont la formulation désigne éventuellement le public pris pour cible, ne dispense pas d'un examen du contenu effectif, il livre habituellement

une bonne présomption sur le style de l'ouvrage et les services qu'il pouvait rendre. Voici à Toulouse en 1722, l'*Arithmétique par Tarif* d'Isaac Mirabaud, de Nîmes ; on sait comment la classer en lisant la suite du titre : « divisée en deux volumes, contenant les Comptes-faits de toute sorte de Liquidations d'Intérêts, d'agio et d'Escomptes ; de Réductions des unes aux autres des Monoyes, tant réelles, que de Changes ; de Prix courants des Charges ; de Prix des Espèces ; et en quelles Monoyes on tient les Écritures aux Places les plus considérables de l'Europe ; de Réductions des poids et Mesures de tous les Païs ; de Calculs des Ventes de toute Sorte de marchandises et Denrées ; de Divisions ou Partitions, tant des Entiers que des Fractions ; de Calculs des Rentes, Pensions et gages ; de Calculs des Légitimes dans les Païs de Droit Écrit ; de calculs des Canes, Paus et Menus quarrez et cubes ; de Calculs des Toises, Pieds, Pouces et Lignes quarrées et cubes ; de Contributions Répartitions, Impositions et Départements au Sol la Livre ; de Compoix, Cadastres, Allivremments, ou Livres livrantes des Biens en fonds de Terres : Avec plusieurs autres Tables et Tarifs : Au moyen desquels on fait, par la seule addition, en deux différentes manières, tous les Calculs qui peuvent généralement tomber dans le commerce et dans la Société ; en sorte qu'on fait très-aisément tous les Calculs les plus difficiles, et qu'on les vérifie avec la même facilité par leur contraire ; et par-là on a la satisfaction de voir qu'on ne s'est point trompé : ce qui est une Preuve certaine, et qu'on n'a pas encore vuë dans aucun autre Livre. Ouvrage très-utile à toute sorte de Personnes, et particulièrement aux Banquiers, aux Marchands et Négocians, aux Gens d'Affaires, aux Teneurs de Livres, aux Ingénieurs et aux Architectes ». Ce pavé en deux tomes de 867 et 782 pages in-quarto semble en être resté à une seule édition.

- 8 Dans les manuels à éditions multiples, bien identifiées par les indications de date, de lieu de parution et d'imprimeur ou éditeur, le libellé du titre long peut rester identique, hormis quelques détails purement typographiques, sans que cela garantisse le maintien intégral d'un texte identique de l'ouvrage. Plus souvent la mention au titre que l'édition nouvelle a été revue et corrigée est l'annonce trompeuse d'une marchandise en réalité inchangée. L'attention doit se fixer sur les modifications véritables, dont l'annonce est confirmée par l'examen du texte de l'ouvrage. Les indications de format, de pagination et de signature des cahiers forment à cet égard le premier moyen de détection. De 1704 à 1770, nous connaissons matériellement neuf éditions de *La Science des négocians et teneurs de livres* du comptable Mathieu De La Porte (pour ne pas parler de deux autres dont l'existence n'est pas prouvée) ; ces neuf éditions, dans le même format oblong, ont 624 pages ; en 1770 une édition, différente de celle de Paris la même année, paraît à Amsterdam ; elle compte 776 pages. Elle mérite donc pleinement le qualificatif « ... Nouvelle édition, revue et corrigée avec la dernière exactitude, augmentée d'un Traité des changes étrangers... ». le volume est augmenté par une adjonction élargissant le champ couvert par le manuel. A travers cet exemple de transformation nous touchons au problème de classement en catégories à l'intérieur du corpus. Avant d'arriver à cette question capitale – l'appréciation et le signalement des contenus – consacrons encore un instant à d'autres informations dotées chacune de sa ligne. On a relevé dans les dédicaces, le cas échéant, le nom du ou des personnages bénéficiant de cet hommage. Cela suffit pour juger l'habileté de certains auteurs, comme l'illustre Barrême, à cultiver des patrons. Mais en définitive il n'y a pas trop à regretter que ce renseignement n'ait pas toujours été trouvé ou recueilli. Le privilège octroyé est au contraire une donnée d'intérêt très notable, quand le texte de ce privilège est reproduit dans le livre. On peut en tirer une datation vraisemblable d'impression pour un livre ou aucune date ne figure au titre ni à un autre endroit. Si comme il arrive fréquemment on découvre seulement au bas du titre

que le livre a été imprimé « avec privilège » ou avec « permission », le gain d'information est à peu près nul. A l'inverse, les permissions tacites accordées en France, à la fin de l'Ancien Régime, pour des réimpressions, ont la vertu indigne de déclarer le nombre d'exemplaires du tirage autorisé, renseignement que nous recueillons dans les « observations » en fin de notice, puisqu'aucune ligne n'avait été prévue à cet effet dans la grille dessinée initialement, à un moment où le matériel du ^{xvi}^e siècle n'attirait pas l'attention sur ce type d'information.

- 9 La grille comporte une ligne pour la langue de l'ouvrage et une pour la nationalité de l'ouvrage. Cette dernière rubrique prête à contestation si l'ouvrage a publié dans un pays où il était immigré. Jean Bourlier, « Troyen », étiqueté Français dans notre recueil, a été un auteur anversoïse. De La Porte que nous cataloguons aussi Français était Hollandais d'extraction. Et nous avons peut-être tort d'attribuer à Samuel Ricard une « double nationalité » – Français, Hollandais dès 1688, année de sa première publication à Bordeaux. Au fond ce classement par nations, quand il ne soulève pas un problème de ce genre, n'ajoute rien à ce que donne le croisement de deux informations indiscutables : la langue et le lieu d'impression. Les auteurs de manuels publiés en allemand, à Breslau, à Danzig ou à Riga étaient Allemands.
- 10 Trois types de données sont à rapprocher par la qualité qu'elles possèdent chacune dans son champ : date, lieu, langue. Dans leur simplicité elles forment, avec la désignation de l'imprimeur ou éditeur, le robuste support d'identification des unités bibliographiques. Ce sont aussi les éléments qui se prêtent le mieux au traitement et à des dénombrements significatifs. Le travail de la machine reclassant prestement dans l'ordre chronologique une série de 1 000 ou 2 000 éditions laisse cependant un résidu : les parutions non datées. Une partie de ce résidu est réductible. La description dans notre second volume de la douzième édition des *Comes commercii* d'Edward Hatton dit « s.d. (ca 1766) » ; la machine n'a lu que « sans date », avec la rigidité parfaite de sa logique. Il ne manque pas d'autre cas où la possibilité d'une correction analogue redonne un instant au papier imprimé sa supériorité sur l'écran. Certains livres ont une date différente au titre et au colophon : ainsi le *Rechenbuch* de Johann Albert, de Wittenberg, imprimé selon le colophon en 1542, et qui porte au titre 1541, ou l'*Unterweisung* de Peter Apian à Leipzig (1544 et 1543) ; la machine a vu seulement 1541 et 1543.
- 11 Parmi les avantages à attendre d'une banque de données, par comparaison avec les services que rend une compilation à l'ancienne mode, la capacité multipliée de stockage d'informations vient sans doute en premier lieu. Il y a aussi la faculté d'introduire à tout moment une addition ou correction qui prend place sur le support à l'endroit convenable. Pour revenir encore sur les possibilités de traitement informatique, prenons l'exemple, simple, de l'indexation automatique, à laquelle on a eu recours pour les imprimeurs et éditeurs. Notre répertoire bibliographique, par son ampleur, fournit des matériaux susceptibles d'intéresser un historien de l'imprimerie ou de l'édition. Au demeurant, dans l'optique propre d'*Ars Mercatoria*, recherche sur la diffusion des savoirs mercantiles, des questions se posent sur les liens entre auteurs et éditeurs ; un premier repérage suggère que tel atelier ou tel libraire a tenu une position forte dans la production de manuels. Citons seulement pour le ^{xvi}^e siècle Christian Egenolff à Francfort, les Waesberghe à Anvers et ensuite à Rotterdam, les Rigaud à Lyon. L'indexation n'est donc pas un rite sans objet ; or il y a à dire sur ce point, notamment à propos de notre second volume. Dans les cas assez nombreux où le livre mentionne l'imprimeur, ayant travaillé aux frais de l'auteur, le nom de celui-ci avait été inscrit dans la fiche de base, sous la rubrique

« éditeur » ; cet auteur se retrouve alors, avec les vrais libraires, dans la liste des éditeurs. Il y a un autre inconvénient mineur tenant au libellé des adresses ; tantôt avec le prénom, tantôt seulement avec l'initiale de ce prénom, qu'il s'agisse d'un imprimeur ou d'un éditeur. D. Midwinter et Daniel Midwinter, à l'indexation, sont séparés comme s'il ne s'agissait pas du même personnage. Le traitement met en cause la donnée qu'on lui a confiée ; il fallait normaliser avant la saisie, en restituant le prénom. Une bévue heureusement exceptionnelle est un peu plus compliquée. *l'Arithmetica tyronica*, de Johann Dusing, est imprimée en 1676 par l'imprimeur francfortois Wendel Möwaldt pour l'éditeur Martin Hallervorden, libraire de Königsberg. La notice ayant indiqué à la rubrique lieu Königsberg-Francfort, nous retrouvons Möwaldt indexé comme imprimeur à Francfort et comme imprimeur à Königsberg, et semblablement Hallervorden comme éditeur à Francfort et comme éditeur à Königsberg. Un raté minuscule, mais instinctif. Au chapitre des informations dont peut faire usage l'histoire du livre en général, il y a donc lieu de reprendre un refrain entonné précédemment. La banque de données ne transmue pas du plomb vil en or pur. Il faut dans chaque donnée qu'on y introduit traquer préalablement les sources de confusion possible.

- 12 Il a été fait allusion au passage, à propos des rééditions qui donnent parfois à un manuel un caractère vraiment différent par augmentation ou élargissement thématique, ou signalement du contenu, ou des contenus, de chaque ouvrage inspecté. Il est clair en effet que la pratique de la marchandise mettait en oeuvre des savoirs de nature diverse, et des modes d'opération appelant des enseignements ou apprentissages spécifiques. Autrement dit, si l'on peut concevoir une unité fonctionnelle des ouvrages à considérer comme instruments de formation et de travail, ce que nous appelons le genre est un ensemble hétérogène, où certaines subdivisions se dessinent aisément. Il y a des groupes à profil simple, par exemple le type aide-mémoire métrologique (Finelto Oberti, *Aggiustamento universali di Pesi e Misure*, six éditions connues de 1643 à 1693). Les manuels de comptabilité forment une catégorie homogène. Mais comme nous l'avons vu dans le cas cité de De La Porte, le volume exposant les règles de tenue des livres peut traiter en plus, une autre matière. Réciproquement un chapitre de comptabilité, assez souvent sommaire, peut-être incorporé dans une arithmétique. Tout répertoire bibliographique embrassant un champ thématique un peu large doit faire face à une situation analogue. De là l'option assez habituelle pour une présentation en sections distinctes : dans une bibliographie d'ouvrages de mathématiques, une section pour l'arithmétique, une pour la géométrie, etc. Avec ce système, un titre relevant de plusieurs rubriques doit être mentionné dans chacune, où il faut des renvois. Comme beaucoup de manuels de notre corpus traitent un assez grand nombre de matières, une autre procédure nous a semblé préférable : mentionner pour chaque ouvrage inspecté la ou les rubriques dont il relève. C'est l'indication qui figure dans la notice à la ligne « catégorie », sous forme numérisée.
- 13 Ce retour à un code chiffré (par exemple 4 pour poids et mesures, ou 8 pour change) est commode en vue du traitement. Il exclut la souplesse d'une expression verbale où l'introduction d'une nuance risquerait de compromettre la standardisation. Mais la substitution d'un nombre à un mot pour désigner la catégorie est un détail infini dans une affaire qui, sur le fond, est de la plus haute importance. Une question se pose sur chaque ouvrage : lors de l'examen qui en a été fait, a-t-on utilisé à bon escient la grille de classement par catégories ? Si le même ouvrage, édité de nombreuses fois, a été jugé par plusieurs examinateurs l'ayant vu en des lieux différents, le risque d'appréciation fautive diminue beaucoup. Et parmi les ouvrages saisis par une seule observation, beaucoup ont

un contenu sur lequel l'erreur de signalement n'est guère possible. Mais c'est à propos de l'outil de classement lui-même que la question prend une portée capitale : les catégories définies, au nombre de 41, sont-elles pertinentes et suffisantes pour fonder un signalement des contenus retenant tout l'important et ayant du sens ? En établissant la grille, on voulait se donner un moyen d'apprécier le poids respectif des diverses composantes du savoir et du savoir-faire sans se faire d'illusions. Il ne s'agit pas de suggérer que la qualification professionnelle du marchand comportait x % de science du calcul et y % de compétence juridique ou de maîtrise de langues étrangères. La justification de décomposer par catégories n'en apparaît pas moins évidente si l'on considère la croissance du nombre de publications dans un secteur bien déterminé comme celui de la comptabilité.

- 14 L'expérience, à mesure qu'avancait la collecte des titres, discriminant entre les exclus et les inclus, a révélé que notre liste de catégories a posé des rayons où finalement il n'y a presque rien à classer. Rubriques inutiles ? Plus précisément, le cercle tracé, dans la réflexion préalable, pour circonscrire le genre dans son ensemble, étant trop large par rapport à ce que nous avons constaté en jugeant sur pièces la substance des ouvrages. En fait la délimitation entre l'intérieur et l'extérieur de ce grand cercle est le point le plus délicat de toute l'entreprise, pas seulement sous l'angle de la grille catégorielle de subdivision. Finissons-en avec cette grille en disant que la liste de 41 positions, qui se raccourcit d'elle-même à l'usage, pourrait en revanche être allongée par scissions de certaines rubriques. Ainsi pour la rubrique change : elle couvre des publications dont trois profils se différencient nettement au cours du XVII^e siècle, outre les chapitres d'instruction sur le change qui figurent de plus en plus communément dans les manuels d'arithmétique, alors que c'était assez rare au XVI^e siècle, sauf en Italie. Il y a un type de « pratique des changes », décrivant les opérations, avec des modèles de formulation et les renseignements sur les usages des places. Dans un autre type, l'auteur traite des aspects juridiques : les droits et obligations des acteurs du change, les précautions à prendre ; l'exposé conjugue considérations doctrinales et éclaircissements pratiques. Il y a enfin des manuels très techniques enseignant les calculs à effectuer dans les opérations de change et d'arbitrage donc à l'usage des cambistes. Entre ces types, il n'y a pas de cloison étanche, mais un fractionnement de la rubrique change affinerait les décomptes. Notre grille est améliorable ; telle quelle, elle a ses mérites. Grâce aux signalements qui se fondent sur elle, une vue panoramique fait ressortir la force de plusieurs traits certainement caractéristiques de la répartition des objets d'intérêt ; de même pour la diffusion dans l'espace et pour l'évolution : citons ici la montée des manuels techniques, pour le change et la comptabilité, ou encore l'apparition tardive, à la fin du XVII^e siècle de la catégorie description des marchandises (traduction moins expressive que le terme allemand *Warenkunde*). La multiplication des tables et tarifs est un phénomène parallèle, au niveau trivial des comptes-faits.
- 15 Une constatation frappe plus nettement dans nos tableaux. Pour le nombre des ouvrages, des éditions et des auteurs, le contingent dominant est fourni, encore au XVII^e siècle bien qu'à un moindre degré qu'au XVI^e siècle, par les manuels d'arithmétique. Rien d'étonnant à cela, convenons-en. Savoir calculer est une condition indispensable pour faire du commerce ; le savoir arithmétique constitue donc, en quelque sorte par définition, l'assise la plus large et la plus épaisse du bagage intellectuel, fruit de l'instruction primaire du marchand. La liaison entre cette acquisition du rudiment et l'apprentissage pratique jusqu'aux sommets de l'échelle se comprend mieux grâce à la distribution, parfois

scolaire, entre les manuels d'arithmétique commerciale et d'autres livres d'arithmétique que nous avons écartés. Je renvoie sur ce point aux explications données dans l'introduction d'*Ars Mercatoria*, argumentées aussi dans d'autres articles publiés. L'arithmétique se destinant à l'usage des marchands suscite à la fin du XVIII^e siècle le dédain de vrais mathématiciens qui veulent remodeler l'enseignement élémentaire conformément aux impératifs de l'esprit scientifique. Ces hommes caractérisent bien la portée arithmétique de notre gibier : le manuel où l'auteur énonce, sans préoccupation de démonstration ou de raisonnement, une multitude de règles (d'intérêt, de société, d'alliage, etc.) comme si elles ne dériveraient pas d'une règle générale. Les exercices abondants, portant sur des problèmes concrets de l'action commerciale, ne sont pas des illustrations fictives ; on y voit comment opérer. Un tel manuel vise non à faire comprendre des notions ou principes abstraits mais à prescrire des recettes de calcul. Sachant que l'arithmétique tient la vedette dans notre corpus, on mesure la portée des tris qui ont entraîné l'inclusion ou l'exclusion des ouvrages sous ce label. Le problème se pose en termes similaires pour d'autres catégories.

- 16 L'embarras, pour trancher le cas d'un ouvrage d'arithmétique, ne tient pas à une discrimination éventuellement contestable entre la catégorie arithmétique et telle autre catégorie. Il met en cause l'appréciation de l'utilité pour le marchand d'un manuel classé correctement dans l'optique de la classification des sciences. Quand on s'interroge sur ce qu'un marchand a besoin de savoir pour conduire ses affaires, la réponse énonce aisément, outre la capacité de lire et d'écrire, une série de connaissances : des objets de savoirs qui, à l'époque, sont à peine ou pas constitués comme branche parmi les sciences (mis à part l'arithmétique et le droit). Quel que soit le domaine – ajoutons ici les langues et la géographie –, la possession et l'utilité de ces connaissances sont partagées entre les hommes de diverses conditions ; de la même façon que l'art de compter, elles ne concernent pas seulement les marchands. Pourquoi l'investigation des publications s'étend-elle à des véhicules de connaissances générales dont le rapport avec le commerce est indirect et peu déterminant ? Un cercle moins vaste, englobant exclusivement les manuels de pratiques commerciales *strictissimo sensu*, déplacerait sans la supprimer la frange marginale. Prenons les recueils compilant les renseignements sur les monnaies, les poids et les mesures ; voilà des véhicules qu'on peut dire indifférenciés, pour tout public. Il ne viendrait à l'idée de personne de les écarter, pour ce motif, de notre fichier. Justifiée quant au fond (il faut considérer tous les savoirs concourant à l'exercice de la profession mercantile), l'option pour le grand cercle délimite une « population » de manuels comportant dans biens des cas des interfaces avec d'autres genres.
- 17 L'interface ne met pas forcément à l'épreuve une subtilité de jugement. Dans de nombreux manuels de grammaire ou de conversation peu susceptibles, à lecture du titre, de nous intéresser, se trouve inséré un chapitre de lettres commerciales avec ou sans traduction dans une autre langue. Jean Vigneron dit Veneroni avait enseigné l'italien au Grand Dauphin ; il publie *Le Maître italien*, une grammaire dont les éditions se multiplient depuis les années 1680. A partir de 1729, les rééditions contiennent le chapitre de lettres, tantôt en italien, tantôt bilingues, mais toujours expressément lettres de commerce. Voilà donc Veneroni inscrit dans nos notes, avec une quarantaine de ces rééditions jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Avant de boucler nos tomes publiés, nous avons pris soin de repérer les manuels entièrement conservés à la correspondance commerciale. Les *Addenda* seront substantiels dans ce type qu'illustre l'exemple Veneroni, une fois triés les cas où la partie épistolaire, ou la partie dialogue d'objet commercial, est tellement mince qu'on peut

hésiter. Ce tri au demeurant implique inspection de toutes les éditions, car il n'est pas possible autrement de démêler celles qui contiennent et celles qui ne contiennent pas l'élément d'instruction pour le marchand. L'interface avec le domaine du droit est pris en considération dès le départ, par l'attribution dans la grille d'une rubrique (à quoi s'ajoutent séparément le droit maritime et les juridictions commerciales). Des lecteurs compétents estiment que nous avons trop garni cette rubrique, d'autres sont d'un avis diamétralement opposé. Je n'en conclurai pas que nous tenons le juste milieu sans défaut, écartant les oeuvres d'érudition magistrale, retenant seulement mais complètement ce qui est vraiment « pratique ». Pour rendre justice à l'imbrication des territoires couverts, il est plus intéressant de marquer la parenté thématique et fonctionnelle entre les publications de *Decisiones*, oeuvres de juristes pour des juristes, et celles de *Parères* que l'on doit à Savary et à d'autres auteurs de manuels ne possédant pas le chapeau de docteur.

- 18 Entre les connaissances d'ordre géographique et l'activité d'un commerçant de quelque envergure, les connivences sont multiples bien antérieurement à l'apparition dans certains titres, au XVIII^e siècle, de l'expression géographique commerciale, qui est reprise pour définir une de ses rubriques (la rubrique 24, précisons le pour ne pas oublier de dire que trois autres ont aussi quelque chose à voir avec la géographie). La matière trouve place dans les manuels du XVII^e siècle peu nombreux, mais parfois de premier plan comme *The Merchants Mappe of Commerce* de Lewis Roberts (1638). Elle est traitée sur le mode descriptif qui restera de règle. Mais aussi longtemps que la discipline n'a pas rang établi sur le plan académique et didactique, les livres de géographie sont très minoritaires parmi les écrits livrant au lecteur des choses à savoir sur les figures de l'espace et de ses occupants, sur leurs ressources et leurs coutumes. Commencer la revue par les indicateurs, itinéraires, guides de voyages, c'est une manière de mettre l'accent sur l'expérience vécue comme canal d'accès à la connaissance de faits géographiques. On apprend en voyageant. Les marchands et leur personnel se déplacent beaucoup. On pourrait toutefois en dire autant d'autres professions ; le propos des guides s'adressent aux voyageurs de toute sorte. Mais on n'a pas trop de peine à écarter les indications proprement touristiques pour retenir seulement ceux qui, traçant les routes et mesurant la longueur des étapes, contiennent aussi une compilation systématique des usages du commerce, tel que *Le Géographe manuel* de l'abbé d'Expilly.
- 19 Le même principe de tri vaut pour une autre variété de publications, qui donnent à l'interface une dimension considérable : les récits de voyages, dont la masse se gonfle dans la librairie au point de décourager presque un effort pour l'explorer. Il existe, on le sait, à côté des récits de voyages effectivement accomplis, des textes où la fiction tient une belle place. Le point qui nous intéresse est plus mince. Il s'agit de distinguer les relations où un chapitre entier réunit une somme conséquente d'éléments documentaires sur les monnaies, les poids et mesures, les marchandises du lieu considéré. Voilà ce qui nous à inciter à inclure Tavernier. D'autres auteurs au contraire entremêlent à leur narration de nombreuses notations, éclairantes ou parfois précieuses comme renseignements touchant le commerce. Il paraît légitime dans ce cas d'estimer que le public ne lisait pas de tels récits dans l'intention d'y puiser les informations ainsi égrenées. Au demeurant les ouvrages retenus pour la raison citée à propos de Tavernier n'ont leur place qu'à la marge dans le corpus des manuels. Toutes les marges requièrent une sérieuse attention, il y a lieu cependant de s'appesantir un peu sur celle-ci. C'est par l'extension du dépouillement, long et ingrat, de la littérature de voyages que se

découvrent le plus d'*addenda*. Or des suppléments nombreux, et en proportion variable selon la catégorie de classement, peuvent avoir des effets perturbateurs sur les effectifs décomptés par groupes et au total.

- 20 En avançant du XVI^e au XVIII^e siècle, l'enquête embrasse un nombre croissant de titres. Deux tendances semblent se dessiner quant à la nature des « données ». D'une part émergent des ouvrages polyvalents, lourds de substance et dont l'organisation révèle une indéniable qualité intellectuelle de l'auteur ; ils réunissent de plus en plus effectivement non seulement ce qu'un marchand a besoin de savoir, mais d'une certaine façon tout le savoir de l'époque sur les objets et les opérations du commerce ; on arrive à la limite au dictionnaire encyclopédique, universel. Pullulent d'autre part des publications dont la portée et le sujet sont très limités : beaucoup d'opuscules « bas de gamme », d'instruments vraiment élémentaires, mais aussi à l'opposé des manuels pour spécialistes « pointus ». Ce foisonnement a pour effet de rendre plus aléatoire une saisie à la fois complète et adéquate de la masse, où les différenciations changent : fractionnement des matières traitées, avec ou sans approfondissement, recomposition d'éléments provenant de zones d'observations et de curiosités plus diverses. Le remodelage affecte parfois seulement la disposition. Mais il s'agit aussi de greffes, sur un domaine du savoir, de connaissances prises dans d'autres rayons. Les manuels consacrés spécifiquement aux marchandises sont intéressants à cet égard.
- 21 Parmi les plus anciens ouvrages de *Warenkunde*, celui de Johann Jacob Marx nous avait échappé avant publication de notre tome II. Ce marchand d'épices de Nuremberg publié en 1687 une *Teutsche Material-Kammer* dont le titre dit le programme : « ... nicht allein die meiste und vornehmste fremde Materialien, Specereyen und andere Handels-Waaren, sondern auch die zur Artzney dienliche Edelgesteine, Mineralien, Metallen und Meer-Gewäcke, wo selbige wachsen und herkommen, wie die gute von den schlechten zu erkennen, auch kräfttig und beständig zu erhalten seyn... ». La description des objets de commerce sous tous leurs aspects, de la provenance à l'usage, se rattache aux catalogues de drogues des apothicaires, elle s'alimente auprès des auteurs savants en histoire naturelle, elle tient compte de l'expérience pratique du marchand. Voici tracée une voie qui devient large au XVIII^e siècle ; l'instrument spécialisé amalgame des connaissances venant des sciences (minéralogie, botanique, etc.), des arts (mise en texte des outils et procédés techniques), des tableaux géographiques. La lexicographie y contribue. C'est à Nuremberg encore que sort, tout aussi inconnu que le livre de Marx, une publication anonyme de 1792, *Le Clincailleur français-allemand et allemand-français* ou Nomenclature de toute sorte de clincaillerie, dont la plupart ne se trouvent pas dans les dictionnaires ordinaires, à l'usage de ceux qui en font commerce – en allemand les « Mannfacher – und Galanterie – Warren Händler ». Le bourgeonnement des manuels éclatent dans toutes les directions au temps des Lumières. Du gonflement et de la banalisation qui l'accompagne, il n'y a pas lieu d'esquisser plus longuement un raccourci.
- 22 A plusieurs reprises, dans ce tour d'horizon rendant compte d'une expérience particulière de stockage documentaire organisé, la question de la délimitation des objets collectés et rendus accessibles a été mise en relief. Notre témoignage porte non sur les aspects techniques d'un outil de la recherche en général, mais sur l'usage fait de cet outil dans la conduite d'une recherche dont l'objectif défini implique des contraintes spécifiques. Une banque de données stocke, afin de les livrer à la demande, des « données » : des prix par exemple, ou des cours du change. Dans une telle série d'informations, chaque unité est pour ainsi dire insécable et univoque. Nous pouvons la

tenir, même si cette affirmation apparaît philosophiquement vulgaire, pour un fait brut, objectif autant que l'est le relevé de la température effectué à un certain endroit à un certain moment. Entre la donnée comportant ce caractère, et l'unité bibliographique que nous désignons par le même vocable en la faisant entrer dans le corpus de manuels, la différence est telle qu'un commentaire pourrait sembler oiseux. L'unité bibliographique se présente comme une molécule que la notice décompose en un certain nombre d'atomes, comme sur conglomérat. Parmi les éléments découpés dans celui-ci, plusieurs bénéficient de la même simplicité objective que chaque « événement » occupant un point dans une série de prix ou de températures, – sous la supposition bien entendu que l'erreur de constatation est exclue ou peut être redressée. Lire une date d'impression, ou un nom de lieu ou d'éditeur, ou la mercuriale, ou le thermomètre, c'est tout un. Mais que l'information porte à la ligne date, lieu d'impression ou langue bénéficie d'une assurance à 100 % ou presque, l'intérêt de la constatation qui la concerne est entièrement subordonnée à un facteur décisif qui est le contenu de l'ouvrage considéré. En dépit d'une notation erronée, un prix est toujours un prix. Incorporer indûment au répertoire un ouvrage qui n'est pas un manuel, c'est créer une donnée où la non pertinence du tout rend sans objet les contradictions en elles-mêmes exactes qui en font partie. De tout ce qui a été dit à propos de ce facteur décisif, il ressort qu'il met en jeu pour une part heureusement prédominante des constatations incontestables, mais aussi une certaine part de conventions de délimitation. La donnée qui constitue une unité bibliographique est un objet construit avant et pour l'entrée.

- 23 Des conventions raisonnées et que je crois fondées (le tri entre manuels d'arithmétique en offre le plus gros mais non le seul exemple) ne garantissent pas que, devant des cas problématiques examinés par différents collecteurs du matériel, les révisions multiplient aient fait prévaloir toute la cohérence souhaitable. Une absolue fixité des critères aurait d'ailleurs ses défauts en face du spectre élargi d'ouvrages dont la publication et l'usage ont été tributaires, sur une durée de trois siècles, des modifications intervenant dans l'outillage mental et les préoccupations, dans la fonction instrumentale du livre, dans l'intérêt et la considération portés au marchand par eux-mêmes et par la société. Faute de procédure capable de séparer à coup sûr l'ivraie du bon grain, la validation des choix se vérifie pragmatiquement par les résultats du travail, considérés sous deux angles. Quelle contribution apporte-t-il à la recherche historique ? Donner une réponse d'ampleur suffisante, ce serait déborder du cadre assigné au présent propos. La question de fond ne peut-être cependant esquivée, alors que mes réflexions ont laissé poindre parfois une ombre de réserve, un peu en retrait sur l'ambition du projet affiché. Le corpus a été conçu comme moyen pour prendre une mesure des processus d'accumulation et de perfectionnement des pratiques et des savoirs mis en oeuvre par les marchands. Un bilan très schématique se bornera à citer, à l'actif des apports, une extension et un approfondissement des connaissances sur des aspects du tissu social, autour des figures qu'y tiennent les acteurs du commerce : faire mieux comprendre la nature, l'ampleur et les rythmes des transferts d'un potentiel originellement italien, se diffusant dans l'ensemble de l'Europe ; mettre en lumière l'existence de lieux d'enseignement utilitaire mal connu, avec ses maîtres de calcul, comptables, praticiens divers souvent obscurs, en somme le fonctionnement d'un bricolage qui préfigure l'enseignement technique commercial ; appréhender des formes sociales d'instruction et de culture dans des couches de la société où la mobilité est relativement forte et qu'identifient des usages professionnels – ni travail manuel ni travail intellectuel.

- 24 Les remarques à inscrire dans le second angle annoncé concerne les modes d'opération mis en oeuvre, autrement dit les vertus propres d'un instrument dit banque de données. Il me semble important de ne pas confondre ces vertus avec celles du support de conservation, permettant un stockage massif sans encombrement, et la prise en considération immédiate des adjonctions ou suppressions, ni avec celles de la machine qui lit et des logiciels de traitement. Il reste nécessaire, sinon suffisant, que chaque « donnée » soit correctement qualifiée comme telle avant son introduction dans la « banque ». Chaque coup de filet ramène un lot de prises où certaines résistent au classement. C'est à force de les examiner qu'on affine la perception des diversités du réel à prendre en compte dans la collecte d'un type d'objet préconçu. En ce sens le système qui implique calibrage et standardisation pousse impérieusement à donner plus d'acuité à la réflexion. Une des raisons d'être du corpus est que son contenu et sa présentation permettent son exploitation pour d'autres recherches que la notre. Chacun peut y puiser des éléments d'information fiables, mais il vaut mieux avoir conscience, lors d'un tel emprunt, que le stock n'a pas été constitué comme un bloc d'information neutre ; il est rassemblé et mis en ordre en fonction de la problématique *Ars Mercatoria*. La performance de l'outil dépend de la matière grise investie dans sa fabrication, mais aussi de celle de l'utilisateur.
-

NOTES

1. Jochen Hoock et Pierre Jeannin, *Ars Mercatoria. Manuels et traités à l'usage des marchands. 1470-1820*, Paderborn, I, 1470-1600, 1991 ; II, 1600-1700, 1993.